Ami du Clergé du 19 mars 1931

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Petit Carême sur les Béatitudes. — VII. *Jeudi Saint :* « Bienheureux les pacifiques, » 161. — VIII. *Vendredi Saint :* « Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice, » 164.
Pour le Jeudi Saint. — L'agonie du Christ à Gethsémani, 166.
Instructions à des collégiens. — XXV. Préparation à la communion pascale, 169.
Petits prônes — XIX. *Dim. des Rameaux :* Le triomphe du Roi, 172.
Courtes instructions sur le « Pater. » — VI. L'héritage du ciel, 173.
Aux Enfants de Marie. — LVIII. Le pardon des injures, 176

PETIT CARÊME SUR LES BÉATITUDES

VII

Jeudi Saint

« BIENHEUREUX LES PACIFIQUES, CAR CE SONT EUX QUI SERONT APPELÉS LES FILS DE DIEU »

Mes frères,

En ces grands anniversaires de l'institution de la Sainte Eucharistie et de la mort du Sauveur sur la Croix, vous ne comprendriez pas que j'aborde devant vous d'autres sujets que ceux-là. Aussi bien est-ce d'eux que nous nous entretiendrons. Les deux dernières Béatitudes qui nous restent à examiner s'y prêtent d'ailleurs à merveille.

« Bienheureux les pacifiques, » c'est-à-dire ceux qui travaillent à établir et à entretenir la paix. La France a trop souffert pendant quatre longues années de guerre pour ne pas comprendre le prix de la paix. Mais il n'y a pas de discorde qu'entre les nations, et les ruines de la guerre sont l'image des ravages produits chez les individus, dans les familles et dans les sociétés où la paix ne règne pas. Si l'on peut dire que la paix entre les peuples est le plus précieux des biens, il est aussi légitime d'affirmer qu'elle est celui des individus, des familles et des sociétés. C'est précisément ce bien inappréciable que Notre-Seigneur est venu apporter au monde. Il a voulu être appelé le Prince de la Paix. Sur son berceau les anges ont chanté : « Paix sur terre aux hommes de bonne volonté ! » L'Eglise est le royaume de la paix, l'Esprit-Saint est un esprit de paix, le ciel est le séjour de la paix. Tout dans la personne et dans les institutions du Christ respire la paix. Mais c'est surtout par le sacrement de son amour que Notre-Seigneur apportera cette paix au monde, qu'il l'entretiendra et l'affermira pour en faire le prélude de la paix éternelle. Jésus présent dans l'Eucharistie est donc le modèle de la paix et l'auteur de la paix pour les âmes qui la reçoivent.

I

Comment la paix d'une âme peut-elle être troublée ? Par la crainte, par la tentation et par le péché. Ce sont les trois dangers qui menaçaient les Apôtres à la veille de la Passion. L'Evangile signale en effet leur panique au moment de l'arrestation du Maître, la tentation de Pierre et son lamentable reniement. C'est pour les prémunir, eux et tous ceux qui viendront à leur suite, contre les défaillances possibles, ou tout au moins pour leur permettre de se ressaisir rapidement que Notre-Seigneur institue le plus grand sacrement de la nouvelle alliance et le leur distribue. Il possède la paix en lui ; en descendant dans leurs cœurs, il veut leur apporter à eux aussi la paix.

Que Jésus possédât la paix, nous n'avons pas à nous en étonner si nous le considérons dans sa divinité. Nous pourrions être plus surpris de la constater dans son humanité, puisque l'Evangile nous dit qu'à Gethsémani il passa par un état mortel d'effroi, d'angoisse et d'abattement. Mais malgré ces convulsions de la nature humaine en présence de la mort, il garda dans la partie supérieure de son être cette paix qui résulte de la conformité parfaite d'une volonté humaine avec la volonté divine et qui faisait dire à S. Paul : « Je surabonde de joie au milieu de mes souffrances. » (II Cor., VII, 4). Avec sa prescience qui embrasse tous les temps, il voit au moment d'instituer la Sainte Eucharistie tous les mépris et tous les sacrilèges à venir, il entend toutes les négations et tous les blasphèmes, il connaît toutes les indifférences et toutes les trahisons. Il n'est pas troublé. L'amour de la paix est fait d'humilité et de domination sur soi-même. Il sait que cette institution est nécessaire à la paix des âmes et il la réalise. Telle est la marque distinctive des vrais pacifiques : ils savent se sacrifier pour la paix.

En venant dans une âme troublée par la crainte et par les passions, Notre-Seigneur y apportera cette paix que le monde ne sait pas donner et qu'on ne trouve qu'en Dieu. Ames qui tremblez devant l'épreuve, qui redoutez la violence des tentations, qui êtes ébranlées par les souffrances physiques ou morales, c'est à lui qu'il vous faut demander le calme nécessaire et bienfaisant. N'est-ce pas lui qui jadis apaisait les tempêtes ? C'est lui encore qui donne aujourd'hui au chrétien qui doit rompre avec telle affection ou telle attache dangereuse, au missionnaire qui, en partant pour de lointains pays, doit faire taire les révoltes du cœur, au religieux ou à la religieuse qui doit fermer les yeux et les oreilles à tous les appels du monde, la force des sacrifices nécessaires. Le monde s'étonne facilement de la paix de ces âmes qui se sont entièrement arrachées à lui pour se donner à Dieu. Il cherche à l'expliquer par l'indifférence et l'insensibilité. Fausse explication : les âmes d'élite sentent plus que d'autres le poids du sacrifice. Il n'y a qu'une explication valable, c'est le tabernacle et l'Eucharistie.

II

Cette paix intérieure si précieuse ne peut exister que grâce à une parfaite harmonie entre l'âme et

Dieu ; elle résulte de l'identité des vouloirs entre l'homme et Dieu. Que cette harmonie parfaite existât en l'humanité du Christ, nous n'en saurions douter. Il suffit de l'écouter pour s'en convaincre : « Mon Père et moi nous ne sommes qu'un. — Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père. — Celui qui me voit, voit aussi mon Père... » Les textes sont nombreux qui établissent cet accord absolu. Il doit exister également entre le Père céleste et ses enfants d'adoption et c'est précisément la Sainte Eucharistie qui le réalisera.

Ce qui brise l'harmonie entre Dieu et sa créature, c'est le péché. L'Eucharistie est l'antidote du péché. Le péché, s'il est grave, constitue un état de mort spirituelle ; s'il est véniel, un état plus ou moins sérieux de maladie qui peut conduire progressivement à la mort. Or l'Eucharistie est le sacrement de la vie ; elle contribue puissamment à conserver en nous la vie de la grâce en nous fortifiant contre nos ennemis, la concupiscence, le démon et le monde, et en développant en nous les forces spirituelles. Notre conviction sur ce point me dispensera d'insister. Les paroles de Notre-Seigneur sont formelles : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle » (Jo., VI, 55), et l'Eglise, commentant, comme c'est son rôle de le faire, l'enseignement du Sauveur, nous fait savoir que la vie surnaturelle est d'autant plus abondante dans une âme que celle-ci communie plus souvent et avec de meilleures dispositions. C'est la doctrine rappelée notamment par les décrets du Pape Pie X sur la communion fréquente et sur la communion précoce des enfants.

Où en sommes-nous, m. f., à ce point de vue ? Possédons-nous une vie débordante qui se manifeste par les œuvres de la charité ? Notre vie n'est-elle qu'intermittente, c'est-à-dire n'est-elle pas trop souvent supprimée par le péché grave ? N'est-elle pas languissante, épuisée par de trop nombreux péchés véniels volontairement entretenus ? Ou bien serions-nous habituellement en état de mort spirituelle ? S'il en est ainsi, l'Eucharistie nous apporte le remède salutaire, complétant les effets du sacrement de pénitence dont la réception serait nécessaire avant la communion, inutile de le rappeler, si l'âme avait perdu la grâce sanctifiante.

Quant aux âmes saintes qui ne se contentent pas d'entretenir en elles l'état de grâce, mais qui lui font produire les fleurs et les fruits de la vertu, l'Eucharistie est pour elles aussi. Elle est l'aliment généreux qui renouvellera chaque jour les forces qui s'useraient fatalement sous l'influence pernicieuse des puissances du mal et qui les fera grandir en perfection. Qu'en cet anniversaire du Jeudi Saint chacun fasse son examen et se promette de mieux utiliser le Pain des forts que le Christ met à notre disposition pour établir la paix entre Dieu et nous.

III

La paix avec soi-même et la paix avec Dieu supposent nécessairement la paix avec nos frères. Jésus-Christ n'a rien épargné pour la réaliser, car c'est son plus cher désir que nous soyons tous un, comme lui-même et son Père sont un. L'Eucharistie nous donne l'exemple de cette union, ou, pour mieux dire, de cette unité, et le moyen d'y parvenir. La paix entre frères est le résultat de la charité. Ce sacrement nous enseigne la charité surnaturelle, universelle, constante et agissante.

La charité surnaturelle est celle qui ne s'attache pas aux avantages physiques ni à l'intérêt, pas même, du moins uniquement, aux qualités plus solides de l'esprit et du cœur, mais qui s'élève sur des motifs inspirés par la foi. Ce n'est pas pour nos qualités personnelles que Notre-Seigneur nous aime, car par nous-mêmes nous ne sommes que néant et que péché, et le bien qui est en nous est beaucoup plus l'œuvre de la grâce divine que la nôtre. Il nous aime parce que nous sommes les enfants du Père céleste, destinés à être par la grâce les images de ce Père et les temples du St-Esprit. Ce sont les mêmes motifs qui doivent inspirer notre charité à l'égard de nos frères.

La charité du Christ est universelle. Son Eucharistie est faite pour tous et s'il aime à descendre dans les cœurs constamment fidèles, il nous apprend qu'il y a grande fête au ciel lorsqu'il peut admettre au banquet divin une âme qui s'était égarée ou une âme qui vivait jusque là en dehors de la foi catholique. La charité fraternelle non plus ne souffre pas d'exception.

L'amour du Christ pour nous est constant ; il n'y a pas de trahisons qui puissent le lasser. Quelques nombreuses que soient nos chutes, si elles sont suivies d'un repentir sincère, le ciboire s'ouvre pour nous comme aux jours de notre innocence. C'est le précepte du Seigneur à observer à l'égard de nos frères : « Pardonnez soixante-dix fois sept fois, c'est-à-dire toujours. » (Math., XVIII, 22).

Enfin la charité du Christ eucharistique est agissante. Pour nous il renonce à sa gloire, à sa liberté, il se fait obéissant et humble. La charité fraternelle qui n'agit pas n'est qu'un simulacre. Seule celle qui se sacrifie a une valeur réelle aux yeux de Dieu.

Tel est l'exemple donné par Notre-Seigneur dans son sacrement d'amour. Il s'accompagne pour les communiants d'une force qui leur rend facile l'exercice de la charité fraternelle. La communion développe en effet toutes les vertus, à commencer par la plus précieuse de toutes, la charité. Elle contribue d'ailleurs à resserrer l'union entre tous les membres du Christ, puisque tous ceux qui sont ainsi en communion avec la tête, qui est le Christ, voient circuler en eux la même vie, la sienne, et se sentent plus intimement rattachés au même corps. Ceux qui se sont assis au banquet du même Père, qui ont reçu en nourriture le même Fils bien-aimé du Père, devenu pour chacun un frère, ne peuvent garder leurs rancunes et leurs inimitiés. La communion établit entre les âmes un lien de véritable amour.

Ainsi s'établit dans les âmes cette paix profitable non seulement aux individus, mais aux familles, aux sociétés et aux nations. Que de tentatives sont

faites aujourd'hui pour préserver le monde de conflits nouveaux et pour lui assurer la paix : Conférences de la paix, Société des nations, essais de rapprochement entre les anciens ennemis ! Sans doute toutes ces tentatives sont louables, mais elles sont malheureusement vouées à un échec au moins partiel, tant qu'elles entendront se borner à l'emploi de moyens purement humains. On pourra faire des accords, conclure des traités, limiter les armements, créer des tribunaux d'arbitrage ; tant qu'on tiendra délibérément à l'écart Celui qui est le Prince de la paix, on n'aboutira pas. Le règne de l'Hostie sur le monde est seul capable de procurer le résultat désiré. Un Congrès eucharistique international s'est récemment tenu à Carthage ; d'autres suivront, réunissant des représentants des nations les plus diverses. Prions pour le triomphe de l'Eucharistie à cette occasion, non seulement pour son triomphe extérieur par la magnificence des cérémonies, mais surtout pour son triomphe dans les âmes, afin que se réalise un peu plus le souhait formulé par le Christ dans le magnifique discours qu'il prononça après la Cène : « *Ut sint unum !* » Que tous soient un dans l'amour du Sauveur et dans la charité fraternelle !

La récompense promise aux pacifiques est la plus précieuse que nous puissions souhaiter. Ils seront appelés, dit Notre-Seigneur, les fils de Dieu, c'est-à-dire que par leurs sentiments pacifiques ils seront devenus une copie fidèle du Christ, le Fils bien-aimé du Père, qui par l'Incarnation et la Rédemption a voulu apporter la paix au monde. Ce fut son premier mot en y entrant : « Paix sur terre aux hommes de bonne volonté. » Ce fut son dernier avant de mourir et de remonter au ciel : « Je vous laisse ma paix. » Puissions-nous tous bénéficier de cette divine paix !

* *

Avant de nous séparer, nous allons nous agenouiller devant Jésus présent sous les voiles eucharistiques. En cet anniversaire du premier Jeudi Saint, notre méditation sera particulièrement fervente. Nous n'aurons pas grand effort d'imagination à faire pour revivre par la pensée la première Cène. L'Evangile nous en fournit tous les détails.

C'était à la veille de sa mort. Notre-Seigneur, sur le point de quitter les siens, va réaliser le projet qu'il médite depuis longtemps. Il a préparé par des entretiens intimes l'esprit et le cœur des Apôtres. Par des miracles répétés, notamment par la multiplication des pains, par des guérisons nombreuses, par plusieurs résurrections dont la dernière, celle de Lazare, est toute récente, il a disposé leurs âmes à la foi. Il prend le pain destiné à la célébration de la Pâque. Il rend grâces à son Père, bénit le pain, le partage et le distribue à chacun en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon Corps. » Puis, prenant le calice rempli de vin, il le bénit de même et le leur passe en disant : « Prenez et buvez, ceci est mon sang. Faites ceci en mémoire de moi. » Paroles extraordinaires, qui ne pouvaient être prononcées que par un Dieu et dont la puissance aura sa répercussion jusqu'à la fin du monde. Partout où il y a un prêtre pour redire sur le pain et sur le vin les mêmes paroles, le même effet se produit : le Christ est rendu présent et s'offre en nourriture et en breuvage à tous les fidèles de son Eglise.

Mais la distribution du Pain de vie sera soumise aux conjonctures infiniment variables des vies humaines. Les uns l'auront à leur disposition dès leur plus jeune âge, parce qu'ils seront nés dans un pays et dans une famille catholiques ; les autres devront attendre la première venue d'abord, et ensuite les rares passages du missionnaire. Quelle différence entre un catholique français et les habitants des glaces polaires, par exemple, au point de vue de la facilité des communions ! Une question se pose tout naturellement à l'esprit : Pourquoi moi plutôt qu'eux ? Mystère de la miséricorde divine ! Quand nous lisons, dans les relations des missionnaires, le récit des longs voyages entrepris, des dures fatigues supportées par ceux que nous appelons volontiers des sauvages pour venir au divin ravitaillement de leur âme, quel sujet de confusion pour nous qui, ayant à notre disposition le corps adorable du Sauveur, en usons si peu et peut-être si mal !

Seigneur, nous voici à vos pieds, nous à qui vous avez pensé en ce soir du premier Jeudi Saint. Nous venons vous demander cette paix que vous avez apportée au monde et qu'on ne trouve qu'en vous : la paix de nos âmes troublées par la tentation pour s'être, comme les disciples, trop éloignées de vous ; troublées par les angoisses de toutes sortes que vous auriez apaisées, comme jadis vous le fîtes de la tempête, si nous avions eu une plus grande confiance en vous ; la paix pour les familles qui oublient trop que vous êtes le seul lien des affections profondes et durables ; la paix pour la société qui poursuit des buts temporels sans se soucier suffisamment du seul qui compte, l'éternel ; la paix pour les nations qui s'agitent en vain pour l'établir en dehors de vous. En vous demandant cette paix pour tous, nous avons conscience de répondre à votre désir, qui nous est transmis par le Pape actuellement régnant : *Pax Christi in regno Christi*, la paix du Christ dans la royauté du Christ. Nous voulons donc vous faire régner davantage dans nos cœurs, afin que, grâce à l'influence que nous pourrons exercer autour de nous, cette paix s'étende chaque jour un peu plus parmi les âmes. Nous vous la demandons spécialement pour tous ceux de nos frères que la peur, que le respect humain, que des préjugés et des prétextes de toute nature retiennent loin de la Table sainte, pour tous ceux qui ignorent ou méconnaissent encore votre sainte religion. *Da pacem, Domine*. Seigneur, que par votre Eucharistie mieux connue et plus fréquemment reçue, la paix règne davantage dans le monde et qu'un plus grand nombre d'hommes puissent être appelés avec nous les vrais fils de Dieu ! **Ainsi soit-il.**

VIII

Vendredi Saint

« BIENHEUREUX CEUX QUI SONT PERSÉCUTÉS POUR LA JUSTICE, CAR C'EST POUR EUX QU'EST LE ROYAUME DES CIEUX »

Mes frères,

La justice humaine, malgré toutes les précautions dont elle s'entoure, est naturellement faillible ; à plus forte raison l'est-elle lorsque ceux qui sont chargés de la faire respecter se laissent aller à de basses compromissions. C'est alors surtout que le jugement demande à être revisé et que celui qui a été condamné à tort doit être réhabilité. Mais les réhabilitations humaines sont toujours imparfaites ; seul, Dieu, qui dispose de tous les biens et de l'éternité, est capable d'offrir une complète réparation.

La plus grande injustice qu'ait jamais enregistrée l'histoire du monde, c'est celle qui a frappé le Juste par excellence, N.-S. Jésus-Christ. La plus belle réhabilitation qui ait jamais été offerte à un condamné, c'est celle qui fut prononcée par Dieu le Père au jour de l'Ascension du Christ. Fils de Dieu et frères de Jésus, nous sommes susceptibles de souffrir ici-bas toutes sortes d'injustices ; mais heureusement nous sommes appelés à recevoir aussi la plus parfaite des réhabilitations dans la gloire du ciel.

Ce qui distingue Notre-Seigneur des autres condamnés, c'est qu'il a subi sa condamnation parce qu'il l'a bien voulu : « *Oblatus est quia ipse voluit.* » (Is., LIII, 7). C'est dire que nous aussi, nous pouvons être amenés à accepter librement la persécution par amour de la justice. Si nous savons imiter en cette circonstance les sentiments et l'attitude du Christ, c'est alors que nous mériterons de jouir avec lui de la suprême réhabilitation du paradis. Nous allons le suivre aujourd'hui au cours des principaux épisodes de sa Passion, pour apprendre de lui comment nous devons supporter ici-bas les persécutions.

I

C'est dès les premiers jours de sa vie que Notre-Seigneur eut à ressentir les mauvais effets de la malice humaine. Parce qu'il est humble et pauvre, on lui refuse un abri, je ne dirai pas digne de lui, mais seulement convenable : il vient au monde dans une étable et il n'a pas même le modeste berceau qui, dans un pays civilisé, n'est refusé à aucun nouveau-né. Parce qu'il est annoncé par les prophètes comme roi d'Israël, l'ambition jalouse d'Hérode cherche à le supprimer ; il faut une intervention divine pour déjouer les plans de ce monarque. Les persécutions qui le conduiront plus tard au Calvaire sont déjà en germe dans ces deux événements de sa toute première jeunesse.

C'est parce qu'il a prêché, par l'exemple de sa vie et par les leçons de son enseignement, l'humilité et la pauvreté, qu'il heurta l'incommensurable orgueil des Pharisiens et qu'il s'attira leur haine ; c'est parce qu'il se présenta comme le roi des âmes, qu'il promulgua une loi et fonda une Eglise nouvelles, qui devaient remplacer la loi mosaïque et la synagogue, que les Scribes, les Pharisiens et les Princes des prêtres, détenteurs de cette loi antique et chefs de cette Eglise transitoire, voyant les foules leur échapper, le firent disparaître. C'est donc pour avoir réalisé le plan de Dieu, pour avoir agi en juste et pour la justice que Notre-Seigneur fut condamné à mort et qu'il subit son supplice.

Remarquez-le, ce sont ceux à qui il a fait le plus de bien qui s'acharnent ainsi contre lui ; car si l'Evangile nouveau devait être prêché à toutes les nations, si l'Eglise nouvelle était un grand arbre dont les ramifications devaient s'étendre à toute la terre, ce sont les Juifs, peuple élu de Dieu sous l'Ancien Testament, à qui sont offerts, les premiers, le bienfait de la Rédemption et les grâces de la nouvelle Loi. Bien plus, c'est l'un des quelques Juifs choisis par Jésus pour apprendre de sa bouche les secrets du royaume céleste et pour être l'une des colonnes de l'Eglise naissante qui trahit son maître et le livre à ses ennemis. Et cependant Dieu sait tout ce que Notre-Seigneur avait fait pour préparer les Israélites à la foi. A ces hommes qui connaissent et qui expliquent les Ecritures, il montre en sa personne la réalisation des prophéties. A ces gens raisonneurs, pour ne pas dire rationalistes, qui ne croient qu'à ce qu'ils voient et qu'à ce qu'ils touchent, il offre à profusion des miracles capables de certifier sa puissance, de démontrer l'exactitude de ses affirmations et d'authentiquer sa mission. A Judas, en particulier, il communique pendant plusieurs années les trésors de son Cœur divin. C'est peine perdue. L'ambition, la jalousie, l'attache aux biens matériels seront plus fortes que son amour. Notre-Seigneur préviendra Judas jusqu'au dernier moment, au cours de ce banquet eucharistique qui ne précéda que d'un jour à peine sa mort. A la veille de sa Passion, il ressuscitera Lazare ; au moment de son arrestation, il guérira la blessure d'un serviteur du grand-prêtre, frappé par Simon-Pierre. Tout cela ne compte pour rien et semble n'être qu'un prétexte de plus pour hâter la réalisation de leurs perfides projets.

II

C'est par la trahison de Judas que commence le drame. Cœur dur plus encore qu'esprit borné, Judas n'a rien compris aux enseignements du Maître, parce qu'il a refusé de se laisser conduire par la grâce. A défaut de l'intelligence des choses divines, il n'a même pas la bonté et la droiture des honnêtes gens. Susceptible à l'excès, il se vengera de la légère réprimande qu'il s'est attirée au cours du repas chez Simon le lépreux. Homme d'argent avant tout, il vendra le Sauveur pour trente deniers.

On peut supposer combien Notre-Seigneur souffrit de cette résistance à ses divines prévenances. Au moment du baiser de la trahison, celui qui a chassé les vendeurs du Temple avec tant d'énergie va-t-il repousser et maudire celui qui n'a pas voulu de son amour ? Non. Avant les droits de la juste colère, il veut respecter ceux de la miséricorde : « Mon ami ! Pour quelle besogne es-tu venu ici ? » Lors-

qu'il est possible de faire du bien à une âme, si basse et si ingrate soit-elle, ou tout au moins d'essayer de lui faire du bien, — car Jésus ne réussira pas auprès de Judas, — mettons de côté nos plus légitimes griefs, renonçons à nos revendications les plus justes, ignorons nos droits les plus sacrés. La charité exercée, une âme sauvée peut-être, voilà qui est d'un prix bien supérieur à toutes les satisfactions d'amour-propre et à tous les avantages matériels.

Voilà donc Notre-Seigneur emmené par les soldats. Il devait comparaître devant une double juridiction, celle du Sanhédrin juif et celle du gouverneur romain. Celui-ci devait prononcer en dernier ressort, mais il ne pouvait le faire avant la sentence du tribunal juif. Devant le Sanhédrin, tribunal surtout religieux, Jésus sera accusé de se prétendre Fils de Dieu et pourra ainsi être condamné comme blasphémateur ; devant le gouverneur romain, il sera accusé de se dire Roi des Juifs, afin d'apparaître comme un séditieux, adversaire du pouvoir civil.

La séance officielle du Sanhédrin devait avoir lieu le lendemain matin. Dans l'intention d'éviter les longueurs et de permettre d'envoyer le plus vite possible Jésus devant Pilate et par conséquent pour terminer le procès et l'exécution de la sentence dans la journée du vendredi, Caïphe, président de cette assemblée, en avait réuni les membres en séance préparatoire destinée à l'instruction. Après un arrêt chez Anne, ancien grand-prêtre, beau-père de Caïphe, et qui avait joué un rôle important dans la préparation du coup de main qui venait de s'accomplir, Notre-Seigneur fut amené devant Caïphe. Sentant que les motifs à présenter pour motiver une condamnation étaient des plus faibles, les sanhédrites s'étaient assuré le concours de faux témoins ; mais ceux-ci ne parvenaient pas à s'accorder.

C'est alors que Caïphe posa à Jésus la question essentielle : « Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu. — Tu l'as dit, répond Jésus. Désormais vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite de Dieu le tout-puissant et venant sur les nuées des cieux. »

Alors le Prince des prêtres déchira ses vêtements en signe d'indignation : « Il a blasphémé ! Plus besoin de témoins ! Que vous en semble ? » Des quatre coins de la salle une clameur s'élève : « Il mérite la mort ! » Sur quoi, bien que la sentence n'ait pas été prononcée encore, ils lui crachent au visage, l'assomment de coups de poings et de soufflets. — « Tiens ! devine donc qui t'a frappé, puisque tu te dis prophète ! » Ce sont les souffrances physiques qui commencent.

Au point du jour, le Sanhédrin se réunit en séance régulière. En un clin d'œil il fut décidé que Jésus devait mourir, puisqu'il persistait à se dire le Fils de Dieu. Ils l'emmenèrent alors chez Pilate qui devait prononcer la sentence définitive. Devant le gouverneur romain, Jésus affirme de nouveau sa messianité. Pilate, ne trouvant rien en lui qui méritât la mort, essaie d'abord de se débarrasser de lui en l'envoyant à Hérode, gouverneur de Galilée. Ce dernier, qui avait entendu parler des miracles accomplis par Notre-Seigneur, aurait bien voulu assister à quelque fait prodigieux. Mais le grand thaumaturge, qui avait multiplié les marques de sa puissance quand il s'agissait d'appuyer sa doctrine auprès de gens simples et de bonne foi, ne se souciait pas de servir d'amusement à un prince débauché. Aussi Hérode, voyant qu'il n'obtiendrait rien de Jésus, le fit reconduire à Pilate.

Celui-ci, fort embarrassé, parce qu'il ne voulait ni déplaire aux Juifs ni condamner Jésus qu'il estimait innocent, essaya, tout en le reconnaissant coupable, de le gracier. Mais n'ayant réussi qu'à soulever de nouvelles clameurs de mort, il finit par le leur abandonner. Jésus subit alors la parodie de la royauté : on lui plaça sur la tête une couronne d'épines, sur les épaules une casaque écarlate, dans les mains un roseau. On se prosterna devant lui en des postures de dérision, on lui cracha au visage, on le frappa avec le roseau qu'on lui avait arraché des mains ; puis, après cette scène écœurante, on lui enleva la casaque rouge, on lui remit ses vêtements et le cortège partit pour le Calvaire.

III

Au cours de cette nuit et de cette matinée affreuses, Notre-Seigneur a subi tous les genres de persécution possibles : trahi par l'un des siens, renié par un autre, abandonné par tous, il s'est entendu traiter d'imposteur, il a reçu des coups qui ont tuméfié tout son corps, il a été ridiculisé et enfin condamné au supplice de la croix. Il a accepté librement tout cela pour que s'accomplît l'œuvre de justice voulue par le Père. Il lui aurait suffi d'un geste, d'un mot, pour jeter l'épouvante sur ces juges impies et sur ce lâche gouverneur, sur cette valetaille excitée et sur cette soldatesque insolente. Ce geste, Jésus ne le fit pas ; ce mot, il ne le prononça pas. Il fallait que la volonté du Père s'accomplît. C'est à ce prix seulement que le monde devait être sauvé.

Jésus a fait à certains hommes le grand honneur de les associer à sa Passion : ce sont les martyrs. Chrétiens des premiers âges dont la pureté de mœurs et l'esprit de charité ne pouvaient que redonner un nouvel éclat et un renouveau de vie à l'empire romain penchant vers sa ruine ; missionnaires partis au bout du monde pour porter aux peuples « assis à l'ombre de la mort » la lumière de l'Evangile et la vie de la grâce ; prêtres, religieux et religieuses que la Révolution a massacrés parce qu'ils voulaient enseigner à leurs semblables le chemin du bonheur, tous auraient pu éviter le supplice et la mort. Un geste eût suffi : offrir de l'encens aux idoles, mettre le pied sur un crucifix ; un mot eût suffi : renier le Christ et leur foi. Ce geste, ils ne l'ont pas fait ; ce mot, ils ne l'ont pas dit ; c'eût été refuser d'accomplir la volonté de Dieu. Par leur mort ils ont travaillé pour la justice, car le sang des martyrs est devenu une semence de chrétiens.

M. f., nous ne sommes pas vraisemblablement appelés à donner à Dieu le témoignage suprême de

notre sang. Est-ce à dire pourtant que nous n'ayons jamais à souffrir de persécutions? Non certainement. Malgré les termes de la Déclaration des droits de l'homme : « Aucun Français ne peut être inquiété pour ses opinions religieuses », les tracasseries officielles ou autres ne manquent pas. Jadis les officiers et fonctionnaires catholiques étaient brimés et privés d'avancement. De tout temps le jeune catholique a dû subir les plaisanteries et quelquefois les mauvais procédés de camarades de bureau ou d'atelier. Aujourd'hui encore le catholique doit payer l'impôt pour les écoles publiques qu'il n'utilise pas tout en assurant les moyens d'existence aux écoles libres. L'exemple du Christ est là pour nous soutenir. Il y aurait un moyen d'éviter ces persécutions, ce serait le reniement de notre foi. Nous savons qu'il ne nous est pas permis de l'employer.

Vous avez suivi tout à l'heure, pendant le Chemin de croix, Notre-Seigneur du prétoire de Pilate au Calvaire. Nous ne recommencerons pas ce soir ce sanglant trajet. Nous nous placerons plutôt au pied de la croix, comme hier devant la sainte Hostie. Jésus cloué par les mains et par les pieds sur une croix et élevé ainsi entre ciel et terre, voilà l'aboutissement du drame ourdi par la malice humaine ; voilà aussi l'accomplissement des desseins miséricordieux de la Providence pour la rédemption du monde. N'oublions pas que, si nous bénéficions de celle-ci, nous avons été par nos péchés les complices de celui-là. Nous ne pourrons racheter nos fautes qu'en puisant à la source de grâces qui a jailli au Calvaire et en acceptant nous-mêmes dans l'esprit du Christ les maux qui nous sont destinés. Nous pourrons du moins nous appliquer les paroles du bon larron : « Lui n'a rien fait de mal ; mais nous, c'est justice que nous souffrions, car nous recevons ce qu'ont mérité nos crimes. »

A la mort du Christ, tout semble, humainement parlant, terminé. Il n'en est rien : dans trois jours, le Christ sortira vivant du tombeau ; quarante jours après la résurrection, il montera au ciel avec son humanité triomphante. Après la mort, ce sera la vie ; après les opprobres, la gloire sans ombre et sans fin. C'est aussi la perspective du chrétien sur le cercueil duquel l'Eglise entonne un chant qui sonne déjà l'allégresse du triomphe : « *In paradisum ! Lux æterna !* Le Paradis, la lumière éternelle ! » C'est l'aboutissement voulu par Dieu après cette vie de souffrances.

* *

Seigneur, lorsque vous étiez cloué sur votre croix, payant notre dette de votre sang, le bon larron vous adressa une prière : « Souvenez-vous de moi, lorsque vous serez dans votre royaume ! » C'est elle que nous vous répétons ce soir : « Seigneur, maintenant que vous êtes dans votre royaume, souvenez-vous de nous ! » La réponse, nous ne l'entendrons que dans notre cœur, mais elle y retentira très distincte : « Suis-moi dans ma Passion et, je te le promets, bientôt tu seras avec moi en Paradis ! » Ainsi soit-il.

FIN

POUR LE JEUDI SAINT

L'AGONIE DU CHRIST A GETHSÉMANI

Mes frères,

La Passion du Christ, qui a demandé moins de vingt-quatre heures pour accumuler sur sa victime les tourments les plus variés et les plus affreux, est trop riche en enseignements pour que nous puissions en suivre ce soir toutes les péripéties. C'est donc à Gethsémani seulement que nous nous rendrons en esprit pour y offrir au Sauveur cette affectueuse compassion qu'il n'a pu trouver chez ses Apôtres.

I

Essayons d'abord, pour mieux revivre la scène historique de Gethsémani, de nous représenter les lieux où elle se déroula.

A l'est de Jérusalem se trouve une vallée de médiocre profondeur qui sépare la ville sainte du Mont des Oliviers auquel est attaché le souvenir de l'ascension de Notre-Seigneur. Cette vallée est celle qui est mentionnée par l'Evangile sous le nom de « vallée du Cédron. » Quand, arrivé au torrent, on veut entreprendre de gravir le Mont des Oliviers, on trouve de suite Gethsémani, à peu près en face de la partie nord de l'esplanade du Temple, où se trouve la tour Antonia.

Aujourd'hui il est facile d'en préciser l'emplacement, exactement à l'intersection du chemin abrupt qui monte au lieu de l'Ascension et de la route de Jéricho. C'était, à l'époque de Jésus, un jardin planté d'oliviers, d'où lui vient son nom qui signifie « pressoir d'huile. » Le Maître aimait à fréquenter ce jardin avec ses disciples. On voudrait retrouver les lieux tels qu'ils étaient au moment de la Passion. Malheureusement, si l'on peut être sûr de l'emplacement de Gethsémani, il est impossible de le contempler sous son aspect antique. Quelques oliviers vénérables, rejetons sans doute de ceux qui ont vu la détresse du Sauveur, sont conservés avec respect dans un jardin que l'on préférerait moins symétrique et moins coquet.

Au sud de ce jardin, se trouve le rocher de l'agonie, que les PP. Franciscains ont recouvert d'une église tout récemment achevée. Le rocher, vénéré par les pèlerins à l'égal du Calvaire, puisqu'il a reçu, lui aussi, le sang du Christ, est enfermé dans le chœur, entre les degrés de l'autel majeur et la table de communion. Un peu plus haut et un peu plus au sud, on montre l'endroit où se tenaient les Apôtres, incapables de veiller avec leur Maître. Tels sont ces lieux que nous pourrons, avec un peu d'imagination, dépouiller de leurs constructions modernes et repeupler des nombreux oliviers qui devaient jadis en faire l'agrément.

Au moment d'accomplir l'œuvre de Rédemption pour laquelle il était venu sur terre, Notre-Seigneur sentait plus que jamais le besoin de recueillement et de prière. Là, en ce lieu écarté, surtout à la faveur des ténèbres, il serait bien pour un suprême entretien avec son Père. Le choix du lieu permettrait

d'ailleurs à ses ennemis de réaliser leurs desseins. Ceux-ci ne veulent pas l'arrêter dans un endroit fréquenté, car ils craignent les réactions du peuple. Ici l'isolement et la nuit favoriseront le coup de main. Jésus le sait et se prête à tout, car son heure est venue.

Après l'inoubliable soirée au Cénacle, Jésus, accompagné de ses nouveaux prêtres, sort de Jérusalem et, traversant le Cédron, vient au lieu que nous connaissons. Laissant huit des onze Apôtres à la porte du jardin, il ne prend avec lui que Pierre, Jacques et Jean, dont il s'éloigne encore à la distance d'un jet de pierre. Un lecteur attentif de l'Evangile aura certainement remarqué que ces trois témoins sont les mêmes qui ont assisté sur le Thabor à la Transfiguration. C'est que les deux événements se complètent mutuellement. Ceux qui ont vu le Christ transfiguré par la gloire et qui n'assisteront pas, sauf Jean et encore bien peu, à sa Passion, devaient voir ce même Christ transfiguré par la souffrance. pour aller dire ensuite aux nations, avec l'autorité de témoins oculaires, les douleurs du Fils de l'Homme aussi bien que la gloire du Fils de Dieu. Sans la vision du Thabor, ils auraient risqué d'être ébranlés dans leur foi à la divinité de Jésus. Celui-ci a tout prévu avec une suprême sagesse. Bientôt l'Esprit de lumière, descendant en eux, viendra achever de les instruire sur ces grands mystères.

Après un instant de marche, avant de quitter ses trois Apôtres, Jésus dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort » ; c'est alors que l'effroi et l'abattement commencèrent à le saisir. Certains commentateurs, bien intentionnés mais mal renseignés, ont pensé que ces sentiments, qui accablent l'âme du Christ et que nous résumons par le mot « agonie », ne pouvaient avoir pour cause l'appréhension de la mort prochaine avec toutes les souffrances qui allaient la précéder, mais seulement la douleur morale excitée par la vue anticipée de tous les péchés du monde et par l'inutilité de la Rédemption prévue pour beaucoup [1]. La majesté de l'Homme-Dieu répugnerait, paraît-il, à accepter pareille supposition.

Les textes de l'Ecriture et les raisons théologiques s'accordent pour repousser ce point de vue. Sans doute la majesté du Christ eut à pâtir de cette agonie subie à Gethsémani ; mais Jésus avait choisi volontairement la voie des humiliations et on ne voit pas pourquoi la peur de mourir serait plus incompatible avec la dignité du Messie, Verbe Incarné, que toutes les avanies du prétoire, tous les mauvais traitements acceptés pendant la montée au Calvaire, le dépouillement, si humiliant pour la pudeur, qui précéda le crucifiement et la mise en croix ellemême. Du moment qu'il prenait notre nature humaine, le Verbe divin voulut en accepter librement toutes les faiblesses et les souffrances, à l'exclusion du péché. « *Non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris : tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato.* Nous n'avons pas un pontife qui ne puisse compatir à nos faiblesses, puisqu'il a été éprouvé de toutes manières pour nous être semblable, hormis par le péché. » (Hebr., IV, 15).

L'homme, créé immortel, ne peut sentir approcher la mort sans une convulsion de tout son être. Ces angoisses sont si terribles que le malade s'accroche toujours à quelque espérance et que la justice humaine laisse jusqu'au dernier moment au condamné à mort l'illusion d'une grâce possible. L'agonie est souvent adoucie par les soins dévoués d'un entourage aimant, et consolée par la réception des sacrements et notamment du divin Viatique. Notre-Seigneur, lui, a voulu subir sans aucun apaisement les affres de la mort attendue. Chez lui, aucune illusion : parce qu'il a choisi librement le jour et l'heure, il les connaît et les voit se rapprocher depuis l'éveil de sa conscience humaine. Il en sait les moindres détails. Au moment où le drame va commencer par la trahison de Judas, il se sent abandonné par ses forces, abandonné et traqué par les hommes, délaissé même par son Père céleste. Seul membre de l'humanité qui soit le maître de sa vie et affranchi de la mort, il va subir cette mort avec tout ce qu'elle a de plus désolant et de plus amer.

Une fois reconnue cette cause de l'agonie du Christ, que certains voudraient écarter et qui, le plaçant plus près de nous, est susceptible d'exciter dans nos âmes l'amour compatissant, nous pouvons maintenant poursuivre notre examen. A cette appréhension de la mort subie dans des conditions qui n'ont jamais été et ne seront jamais plus réalisées, vient s'ajouter le poids écrasant de tous les péchés du monde. Représentant de l'humanité coupable, il est chargé non plus seulement, comme le bouc émissaire, des fautes d'un peuple, mais de celles de tous les peuples de tous les temps. Sans doute le péché n'aura aucune prise sur son âme immaculée, mais elle en sentira le poids et la responsabilité volontairement acceptés. Bien plus, à l'horreur instinctive qu'il éprouve pour le péché, le Christ ajoutera cette douleur, cette tristesse, ce brisement de cœur qui, chez le coupable, se nomment contrition ; et cette contrition sera proportionnée au nombre et à la malice des péchés qu'il doit expier. Le prophète n'avait pas tort de vouloir nous donner une idée de l'infini en comparant cette contrition du cœur à l'immensité de la mer : « *Magna est velut mare contritio tua.* » (Thren., II, 13).

Si encore cet abîme de douleur devait effacer tout péché et en détruire toutes les suites ! Il n'en sera malheureusement pas ainsi ; car, surabondante de la part du Christ, la Rédemption sera rendue inutile par la mauvaise volonté de beaucoup d'hommes. La réparation du péché suppose la conversion du pécheur ; il y aura des damnés. Cette faillite partielle de son œuvre, Jésus la prévoit dans ses moindres détails. Il en souffre parce qu'en cela la volonté de son Père ne sera pas accomplie et que ces résistances humaines manifestent à son égard la pire des ingratitudes. Ses souffrances, ses humiliations, sa mort, beaucoup ne les connaîtront que pour s'en moquer et y ajouter de nouvelles dérisions. Ses sacrements, où il a mis tout ce que son Cœur contient

[1] Cf. *Revue apologétique*, juin 1930, p. 686.

d'amour, beaucoup n'en useront pas ou les profaneront. Sa doctrine, reflet de la Sagesse infinie, se verra substituer des élucubrations ridicules et perverses. Sa parole, qui ne peut ni tromper ni se tromper, on n'en fera aucun cas. Ses miracles seront niés, son Eglise sera combattue et persécutée. « *Ergo sine causa justificavi cor meum et lavi inter innocentes manus meas, et fui flagellatus tota die et castigatio mea in matutinis !* J'ai donc perdu mon temps à sanctifier mon âme, à purifier dans l'innocence mes actions, à souffrir tout le jour, à peiner dès l'aurore ! » (Ps. LXXII, 13-14).

Du moins, Jésus aura-t-il la suprême consolation de se sentir, en ces heures douloureuses, le Fils bien-aimé du Père, l'objet des complaisances célestes ? Non : la punition la plus grave pour le pécheur, ici-bas et dans l'autre monde, c'est d'être séparé de Dieu. En ce monde l'absence de Dieu est peu douloureuse, quelquefois même elle passe inaperçue pour certaines âmes qui trouvent facilement quelque hochet pour compenser la perte de leur trésor. Mais dans l'autre vie la peine du dam est la plus terrible, parce que ressentie par une âme qui est en possession de la lumière complète sur Dieu et ses attributs, et qui, d'autre part, a vu s'évanouir subitement et pour toujours toute consolation venant des créatures.

C'est la punition, et même la principale punition, du péché. Jésus la subira donc. A deux reprises, au cours de la lugubre veillée de Gethsémani et du haut de la croix, il adressera à son Père sa plainte filiale. Nous trouvons l'écho détaillé de ses gémissements dans le Psaume XXI. Ce sont d'ailleurs les premiers mots de ce psaume qu'il empruntera sur la croix pour traduire la douloureuse sensation de son délaissement.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?
Pourquoi sont-ils impuissants à me sauver,
Les rugissements de ma douleur suppliante ?
Mon Dieu, je crie le jour
Et tu ne me réponds pas ;
La nuit, sans obtenir trêve ni repos.
. . . .
Ne reste pas loin de moi,
Car l'angoisse est proche, et nul secours.
. . . .
Toi, Jéhovah, ne reste pas loin de moi !
Toi, ma force, à mon secours hâte-toi !

Trahi et repoussé par les hommes, offrant une réparation qui sera inutile pour beaucoup, Jésus est encore abandonné par le ciel. Il ne lui reste plus rien :

...Je crie vers toi, ô Jéhovah,
Au matin ma prière veut te prévenir :
Pourquoi, ô Jéhovah, me rejettes-tu
Et me dérobes-tu ta face ?

Pauvre que je suis, agonisant dès l'enfance,
J'ai supporté tes terreurs et je suis à bout.
Tes fureurs passent et repassent sur moi,
Tes épouvantes m'anéantissent.

Tout le jour elles m'enveloppent, tel l'océan ;
Elles m'accablent toutes à la fois.
Mes amis, mes proches, tu les écartes :
Je n'ai d'autre compagnon que la nuit [1].

[1] Ps. LXXXVII, 14-19.

II

A plusieurs reprises Notre-Seigneur s'est relevé pour chercher auprès des siens quelque consolation. Tous dormaient. Démarche combien touchante et combien suggestive ! Jésus réclame notre compassion. Il a voulu rappeler au monde par la voix de sainte Marguerite-Marie qu'il attendait de ceux qui se disent ses fidèles cette marque d'amour. Il a demandé lui-même l'exercice connu aujourd'hui sous le nom d'Heure Sainte. S'il n'est pas facile pour les personnes vivant dans le monde de faire régulièrement cet exercice dans la nuit du jeudi au vendredi, il est possible de le reporter à un autre moment, ou même, si l'on n'y peut consacrer une heure continue, d'offrir ses visites au Saint-Sacrement, des actions de grâces après la communion, des prières, des oraisons jaculatoires en s'inspirant du désir de Notre-Seigneur.

L'essentiel, c'est de ne pas dormir. Le sommeil ou seulement la somnolence de l'esprit et du cœur, voilà la grande ingratitude. Esprit endormi, celui qui ne veut pas prendre la peine de se renseigner sur les souffrances du Christ par la lecture de l'Evangile et des livres d'étude ou de piété, ni surtout d'approfondir par la méditation la vie du divin Crucifié. On a du temps pour lire la dernière vie romancée à la mode ; on n'en a pas pour lire le récit du plus grand drame de l'histoire. Cœur endormi, celui qui reste indifférent aux souffrances du Christ, comme s'il n'avait pas contribué à en augmenter la violence, comme s'il s'agissait de je ne sais quel fait divers sans intérêt. Il y a des drames qui nous laissent froids parce qu'ils ne nous touchent en aucune façon. Celui-ci, au contraire, nous appartient : nous en sommes les acteurs, la victime est la nôtre ; chaque jour, le saint sacrifice de la messe le commémore et le prolonge jusqu'à nous ; les fruits en sont pour nous. Et nous dormons ! Et nous passons, comme ces étrangers que le hasard ou la curiosité amena au pied de la croix, après avoir jeté un regard, pour retourner bien vite à nos affaires et à nos plaisirs !

Plus les hommes manifestent d'indifférence, plus le ciel semble sourd, plus la prière du Christ se fait pressante : « *Factus in agonia, prolixius orabat* » (Luc, XXII, 43). — « *Et oravit tertio, eumdem sermonem dicens.* » (Math., XXVI, 44). Utile leçon pour tant d'âmes qui se découragent parce que leur première prière n'a pas été exaucée, ignorant les prévenances de la grâce qui, en prolongeant notre attente, veut nous donner de nouvelles occasions de mérites et qui est disposée à nous accorder plus et mieux que ce que nous demandons.

La prière du Christ pose un problème. Comment, connaissant la volonté de son Père, peut-il le prier d'éloigner de lui le calice de la Passion ? — La réponse à cette difficulté suppose que nous connaissons l'existence en Jésus de deux volontés : la volonté divine, celle du Verbe incréé, et la volonté humaine, qui est un des éléments de la nature prise par le Verbe au moment de la conception virginale dans le sein de Marie. C'est la volonté humaine qui

s'exprime au Jardin des Oliviers sous cette forme : « Père, si cela est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Mais que votre volonté, et non la mienne, soit faite ! »

Notre-Seigneur éprouve, en homme qu'il est, les plus vives répugnances à l'approche de la mort. Ces répugnances se manifestent non seulement dans la partie inférieure de son humanité, dans sa sensibilité, sous forme d'effroi, de tremblement, de sueur de sang, mais encore dans la partie supérieure, dans la volonté, sous forme du désir de se soustraire à la mort. Remarquons toutefois qu'il s'agit d'un désir conditionnel. D'avance le Fils de l'Homme est soumis à la volonté divine.

S. Thomas explique très bien comment nous pouvons à la fois vouloir et ne pas vouloir une même chose, selon qu'on l'envisage en elle-même ou relativement à son but. La volonté se refuse à accepter une opération chirurgicale, parce que, considérée en elle-même, elle répugne à la nature. Elle voudrait y échapper, si cela était possible. Mais elle la veut parce qu'elle est nécessaire au rétablissement de la santé. Ainsi Jésus repoussait l'idée de la mort violente qui l'attendait ; c'est l'instinct de conservation qui parlait alors. Mais il l'acceptait parce que voulue par son Père et parce que moyen indispensable de le glorifier et de sauver les âmes.

La prière du Christ ne devait pas demeurer sans réponse. Non pas que le calice des souffrances dût être éloigné, mais son Père lui envoie un ange pour le réconforter et pour aider son humanité à bout de forces à boire jusqu'à la lie ce calice. Telle est la façon dont Dieu exauce les âmes fortes : il ne leur retire pas leurs souffrances, mais il leur donne la force d'en accepter de plus vives encore. L'Evangile se contente de dire que l'ange vint réconforter Jésus sans s'expliquer davantage sur la nature de ce réconfort. Nous pouvons légitimement supposer qu'apportant un rayon de lumière au milieu des ténèbres dont nous avons vu le Sauveur entouré, il lui montra dans un vif éclat les fruits de sa Passion : la volonté du Père accomplie, ses droits vengés, sa gloire réparée, les âmes sauvées, le triomphe du Christ lui-même au jour de sa Résurrection, de son Ascension et dans les siècles sans fin. Un ange déchu avait fait tomber nos premiers parents et collaboré ainsi au péché originel ; un ange fidèle vient relever la nature humaine aux prises avec la mort et contribue ainsi à la Rédemption de l'humanité.

Ainsi réconforté, Jésus rassemble pour ainsi dire toutes les forces de sa volonté contre les révoltes de la sensibilité. Véritable écartèlement de la pauvre nature humaine qui se révèle par une sueur de sang qui s'écoule jusqu'à terre. Sous l'impulsion du cœur contracté par la souffrance, le sang afflue en quantité surabondante jusqu'aux petits vaisseaux, d'où il s'échappe en suintant par les pores de la peau. Sang précieux versé pour le salut du monde, sang de l'Agneau de la Nouvelle Alliance qui marquera les âmes sauvées ! Avec quel respect nous aurions voulu le recueillir sur la pierre de Gethsémani ! Mais voici que, par un miracle d'amour ineffable, ce sang nous est donné à profusion. Tous les jours il coule dans le calice du prêtre, tous les jours nous pouvons le recevoir, avec le Corps sacré du Christ, sous les espèces de la petite hostie. Nous pouvons l'offrir chaque jour si nous le voulons pour nos besoins et ceux de nos frères en faisant célébrer le saint sacrifice. Ce sang demeure présent au tabernacle, attendant notre pieuse visite. Mais hélas ! l'histoire de Gethsémani se renouvelle et le Christ est trop souvent seul, pendant que nous dormons ou que nous allons à nos plaisirs, pour continuer l'offrande du Jardin des Olives.

Mais voici que s'avance, armée de bâtons et explorant le terrain avec des lanternes, la troupe attendue, conduite par le disciple apostat. La tragique veillée est terminée. Désormais Jésus ne sera plus seul, mais ceux qui vont l'entourer, ce ne sont pas des amis ; ils ne méritent même pas le nom d'hommes. Le psaume auquel nous faisions tout à l'heure allusion les présente dans leur véritable physionomie : taureaux en fureur, lions à la gueule béante, chiens aboyant à la curée, buffles à la corne menaçante.

* *

Il me semble inutile, m. f., en pareil jour d'exposer les sentiments et les résolutions suggérés par les événements que nous avons voulu vivre ce soir avec Jésus. L'âme qui demeurerait impassible devant pareil spectacle serait bien à plaindre. Nous trouverons facilement dans nos cœurs de quoi alimenter notre prière. Je n'exprimerai qu'un désir en terminant : Ne nous contentons pas de gémir et de pleurer, de plaindre et de compatir ; la piété ainsi conçue ne serait que de la vaine sensiblerie. Soyons décidés, avec la grâce de Dieu et nos efforts personnels, à offrir au Christ souffrant la vraie consolation qu'il attend de nous, l'acceptation généreuse de la souffrance en union parfaite avec la volonté de Dieu. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

XXV

PRÉPARATION A LA COMMUNION PASCALE

I. — L'Eucharistie, mystère d'amour : elle a son principe dans le désir que Jésus avait de ne pas nous quitter ; elle offre le spectacle d'un prodigieux abaissement ; par elle Jésus se donne au monde.

II. — L'institution de la Sainte Eucharistie, ses conséquences. Les preuves de notre foi : Ste Ecriture, miracles attestant la présence réelle.

III. — La communion : elle nous est nécessaire, si indignes que nous en soyons. La communion fréquente : ses raisons, ses effets.

Mes chers enfants,

« La plus grande marque d'amour, disait N.-S. Jésus-Christ, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » (Jo., xv, 13). Rien de plus vrai, car la vie est ce à quoi nous tenons plus qu'à tout le reste. Que ne ferions-nous pas pour sauver la nôtre ? Nous avons beau, surtout lorsque nous com-

mençons à vieillir, murmurer que la vie est amère, pleine de désillusions, de désenchantements, de douleurs et d'épreuves ; aussitôt que cette malheureuse vie est menacée, nous réalisons des prodiges d'effort pour la conserver. Et il n'y a rien de plus héroïque que d'en faire volontairement le sacrifice. Or c'est pourtant ce que le Sauveur a fait pour nous, et il a même effectué ce miracle de le faire deux fois : d'abord sur le Calvaire, puis, mystiquement, dans l'Eucharistie.

I

Notre-Seigneur, en effet, nous a tant aimés qu'il n'a pas pu se résoudre à nous abandonner après avoir achevé sa mission sur la terre. « *Non relinquam vos orphanos.* Je ne vous laisserai pas orphelins, » répétait-il à ses Apôtres durant les derniers jours qui précédèrent son retour au ciel (Jo., XIV, 18). Il n'était pas dans le plan divin qu'il demeurât toujours sur la terre. Envoyé pour enseigner la vérité et pour expier à la place des pécheurs, il devait, sa tâche accomplie, reprendre la gloire splendide de sa divinité et par conséquent retourner dans le paradis où il trône avec le Père et l'Esprit-Saint. Mais, d'autre part, il savait bien que, livrée à sa propre faiblesse, l'humanité serait incapable de cheminer dans la voie droite et sainte qu'il lui avait tracée : nous avons tant besoin de Jésus pour dissiper nos incertitudes, consoler nos douleurs, diriger nos actes, nous conduire au bien ! Mais comment trouver une combinaison qui permettrait au Christ de régner comme Dieu, tout en résidant parmi les hommes ?

Ce problème apparemment insoluble, Jésus l'a résolu comme, seul, Dieu pouvait le faire : par une double merveille de puissance et d'amour. Pour être au ciel et ici-bas, il a institué la Sainte Eucharistie. Merveille de puissance, ai-je dit, et vous vous en convaincrez sans peine lorsque tout à l'heure nous étudierons la réalité du mystère eucharistique. Merveille d'amour, vous l'avez déjà compris, puisque le Créateur des mondes et des temps daigne se tenir au milieu de nous, se mettre à notre disposition, devenir notre auxiliaire dans l'œuvre du salut de nos âmes ; et tout cela sous des apparences si humbles, si frêles, si misérables qu'on ose à peine y songer, et qu'on reste confondu devant une telle mansuétude.

Que voyons-nous, en effet, dans l'Eucharistie ? Un petit disque de pain azyme, si léger que le moindre souffle l'emporterait, si insignifiant qu'on ne saurait lui attribuer la moindre valeur. Voilà l'asile que le Christ a choisi pour se perpétuer au milieu de nous. On pouvait regarder comme possible qu'après les douleurs de son agonie et les triomphes de sa Résurrection Jésus tînt à ne pas quitter les âmes fidèles qui, pour lui et à sa suite, étaient prêtes à toutes sortes d'immolations. Mais il eût alors semblé tout indiqué que le Messie glorieux prît en ce monde la place qui lui revenait de droit : la première et la plus magnifique. On imagine volontiers qu'il eût pu se constituer le roi visible et éclatant de l'univers sauvé par lui. Il n'en a rien été : les apparences d'humaine grandeur ne touchent pas la splendeur de Dieu.

A rester parmi nous, il eût tout au moins paru naturel que le Christ revêtît les apparences humaines qui représentent la plus noble créature terrestre, la seule raisonnable et libre, la seule digne de respect. Jésus n'a même pas voulu cela. Lui qui nous surpasse infiniment n'a même pas accepté de nous tenir compagnie comme s'il était notre égal. Il a choisi, pour s'y retirer, la matière la plus humble, la plus inerte, la plus fragile ; il s'est ainsi livré à l'entière puissance de ses ministres qui consacrent et distribuent l'Hostie, et à l'impiété des plus vils sacrilèges qui abusent de la communion.

Ne vous disais-je pas que Jésus s'est sacrifié deux fois pour nous ? Et sa seconde oblation n'offre-t-elle pas un caractère plus total encore que sa première immolation sur la croix ? Voir Dieu sous une forme humaine, c'était déjà quelque chose d'inouï : le croire présent dans l'Hostie dépasse toutes nos conceptions humaines. Quel amour a dû nous porter Jésus pour en arriver à ce degré d'anéantissement ? Car nous ne devons pas nous y tromper : si le Verbe s'est offert pour s'incarner d'abord, pour mourir ensuite, pour devenir enfin Eucharistie, c'est uniquement parce qu'il nous aimait.

II

Le don que nous a fait Jésus en nous présentant la sainte Hostie, dépasse tout ce que nous aurions osé rêver. Vous vous souvenez qu'à la veille de sa mort, pendant la Cène du Jeudi Saint, le Maître prit du pain, le bénit, le rompit, et le distribua à ses Apôtres en leur disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps ». Il saisit ensuite le calice, qu'il consacra de façon analogue, et, pour la première fois depuis l'origine du monde, des hommes furent admis à se nourrir et à s'abreuver de la chair et du sang d'un Dieu.

En effet, par un acte de sa suprême puissance, il venait de changer le pain et le vin en son corps, son sang, son âme et sa divinité. Il avait consenti à s'enfermer tout entier, avec toutes ses facultés, sous les apparences eucharistiques, et il acceptait, pour s'unir plus intimement à nous, de pénétrer ainsi dans l'intérieur de nos corps, afin de devenir notre aliment surnaturel. De la sorte, une communauté de vie s'établirait entre Dieu et nous. Suivant le mot sublime de S. Paul, ce ne serait plus nous qui vivrions en nous-mêmes, mais Jésus-Christ qui vivrait en nous. De plus, il conférait à ses prêtres l'autorité nécessaire pour renouveler chaque jour le geste miraculeux. Il s'engageait ainsi à obéir à l'ordre qui lui serait donné par la voix des hommes et à se trouver réellement présent dans l'Hostie chaque fois qu'un membre du sacerdoce répéterait les paroles souveraines que lui-même venait de prononcer.

Réfléchissez à l'importance de cette chose et considérez les avantages que le genre humain devrait retirer d'un tel bienfait. Le monde a été véritable-

ment rénové par l'influence de la sainte communion. C'est elle qui a régénéré les peuples corrompus par quarante siècles de paganisme, elle qui a donné aux martyrs la force de triompher des tortures, elle qui, jusqu'aux derniers jours, introduira dans les consciences la paix et le bonheur. Il faudrait reprendre toute l'histoire, page par page, pour analyser le magnifique bouleversement que le christianisme a apporté dans l'univers. Or le christianisme est basé sur l'Eucharistie. Si nous sommes meilleurs que nos lointains ancêtres et si nous souffrons moins qu'eux, c'est parce que Jésus s'est mêlé à notre existence et nous communique ses dons.

Ceci est tellement évident que les quinze premiers siècles du christianisme ont passé sans qu'aucune voix osât s'élever pour mettre en doute la réalité de la transsubstantiation. Il a fallu en arriver jusqu'à la révolte néfaste du protestantisme pour rencontrer des gens qui ont nié la présence réelle de Notre-Seigneur dans le Sacrement de son amour. Même alors, la réponse a été facile. Les textes de l'Evangile et de S. Paul étaient tellement clairs, tellement irréfutables, qu'il suffisait de les relire de bonne foi pour demeurer convaincu. Le Christ a affirmé de la façon la plus précise qu'il se trouvait dans l'Hostie consacrée ; le Christ, en tant que Dieu, était assez puissant pour opérer ce prodige ; le Christ ne pouvait ni se tromper ni nous induire en erreur. Donc il est dans l'Eucharistie.

Comment cela se réalise-t-il ? De quelle manière la substance du pain est-elle soudain anéantie — quoique le pain garde sa couleur et sa forme extérieure — pour être remplacée par le Dieu vivant ? C'est sans doute mystérieux. Les plus renommés théologiens ont démontré que, pour un Dieu, la chose n'avait rien d'impossible. Nous ne saurions aller au delà. Et d'ailleurs cela n'a qu'une importance secondaire. L'essentiel est que le fait soit certain, que l'Hostie contienne Jésus. Et sur ce point capital aucun doute n'est possible pour quiconque veut étudier et examiner. Nous pouvons donc, et nous devons, en toute sécurité de conscience, formuler un acte de foi au Sacrement de nos autels.

Et d'ailleurs le bon Dieu lui-même a daigné maintes fois corroborer notre croyance par des miracles souvent répétés. Vous avez certainement lu des récits qui relatent les miracles accomplis par la sainte Hostie. Des paralytiques ont été guéris, des incendies éteints, des démoniaques délivrés, des cataclysmes arrêtés par elle. D'autres fois, Jésus s'est dévoilé aux yeux des hommes dans le rayonnement de l'ostensoir. Vous souvient-il de ce prêtre de Bolsène qui, au temps de la sceptique Renaissance, hésitait à croire à la transsubstantiation ? Un jour, le sang du Christ se mit à couler de l'hostie qu'il venait de consacrer, et la basilique de son pays conserve les traces du prodige, les gouttes du sang de Jésus que l'on vénère comme la plus admirable des reliques. Actuellement encore, est-ce qu'à Lourdes les malades ne sont pas guéris, quand Dieu le veut, par l'approche du Saint-Sacrement qu'on leur présente chaque soir ?

Chaque âge a eu le témoignage de la présence réelle : gardons-nous donc bien de chanceler dans une doctrine si fermement établie, qu'ont attestée toutes les générations précédentes et qui, fondée sur l'infaillible parole de Dieu, est sûre de persister autant que vivra l'univers. Mais ne négligeons pas de tirer de cette vérité les conséquences qu'elle implique. Si Jésus est dans l'Eucharistie, nous devons l'y adorer avec un respect infini ; nous devons l'y prier avec une filiale confiance ; nous devons l'y aimer de tout notre cœur. Et nous devons, plus spécialement, lui rendre grâces du chef-d'œuvre de charité qu'il a accompli en notre faveur.

III

Il faut toujours en revenir à ce point de vue primordial : l'Eucharistie a été faite pour les hommes. Le Seigneur, pour lui, n'avait pas besoin de cette institution qui ne pouvait ajouter aucun avantage essentiel à la plénitude de perfections dont il jouit éternellement. Sans doute, sa résidence dans le tabernacle lui procure quelques hommages et quelques prières. Mais quelle importance cela peut-il présenter au regard de Celui qui subsiste au sein d'une gloire infinie ? Ce n'est pas pour s'assurer des bénéfices à lui, c'est pour nous faire du bien à nous, que Jésus a institué ce sacrement.

Il en résulte que nous devons utiliser de notre mieux cet incomparable moyen de sanctification. Ne croyez pas, en effet, que l'Hostie soit simplement destinée à recueillir nos adorations lors des saluts solennels. Elle veut être reçue par nous, absorbée par nous, afin de nous communiquer quelque chose de sa divine sainteté. Jadis, l'erreur de nos pères fut de redouter le contact avec Jésus-Eucharistie. On ne se croyait jamais assez pur, assez digne. Eh ! sans doute, quel que puisse être notre degré de sainteté, nous ne serons jamais à même de recevoir Dieu avec des dispositions parfaites. Mais Dieu n'exige point cela. Il demande, tout simplement, que nous n'ayons aucune faute mortelle sur la conscience. A cette condition, que le sacrement de Pénitence rend si facile à réaliser, nous pouvons chaque jour nous approcher de la sainte Table.

C'est ce que tout chrétien devrait faire. Il est bien entendu que l'Eglise ne nous impose qu'une communion par an, au temps pascal. Mais cela n'est qu'un minimum et l'Eglise nous a souvent exprimé son ardent désir de nous voir la renouveler aussi fréquemment qu'il nous serait possible. L'Eucharistie, en effet, est une nourriture surnaturelle et le Christ a tenu à bien l'indiquer lorsqu'il a pris le symbole du pain et du vin sans lesquels on ne saurait vivre. De même que, pour conserver notre vigueur, nous sommes forcés de nous alimenter quotidiennement et plusieurs fois par jour, de même notre âme ne peut rester longtemps en état de grâce si elle n'est pas alimentée par le Pain qui assurera sa vie de sainteté. L'immortel Pie X a résumé dans son Encyclique sur la communion fréquente et journalière, les raisons qui nous invitent à participer

souvent au banquet divin que nous offre la générosité de l'Eternel.

C'est en vain que l'on objecte le manque de temps, l'insuffisance de préparation, ou mille autres prétextes aussi dénués de valeur. Le temps ne manque pas pour le travail, pour les distractions, même coupables. Et quant à la préparation, le Seigneur n'exige que ce qui est pratiquement réalisable, c'est-à-dire quelques minutes de sincère ferveur. La vérité, c'est qu'une regrettable faiblesse spirituelle nous éloigne de la sainte Table. Nous ne comprenons pas l'importance de cet acte, nous n'en saisissons pas les effets.

Et pourtant le bénéfice sacré que nous en retirerions serait vraiment incalculable. L'Eucharistie, en nous communiquant le corps et la divinité de Jésus, transforme toute l'économie intérieure de notre âme. Quand le Seigneur repose en nous, il nous apporte les forces d'en-haut sans lesquelles on ne résisterait pas aux tentations. Il nous empêche de pécher ; il nous pousse aux progrès indispensables. Il nous offre l'énergie sacrée qui nous fera persévérer. Sommes-nous tristes, découragés ou lassés ? Jésus-Hostie nous consolera, nous relèvera. Sommes-nous incertains ? Le Christ nous apportera la lumière de ses directives. Et même, si nous sommes vraiment fidèles, l'Eucharistie nous accordera une aide infiniment précieuse pour arriver à des degrés supérieurs de perfection. Mais tout cela à la condition que nous saurons en user saintement et souvent. La grâce sacramentelle ne produit ses effets que dans la mesure que chacun apporte à la recevoir. Quand il s'agit du sacrement qui nous occupe, ses résultats seront d'autant plus efficaces que nous aurons plus de ferveur et que nous le recevrons plus fréquemment.

* *

La sainte Hostie est un lien sacré, un arc-en-ciel miraculeux qui unit notre misérable nature à l'immensité de Dieu même. Elle fut établie pour soutenir la faible humanité jusqu'à la consommation des siècles. Elle réalise des choses magnifiques parmi toutes les nations chrétiennes. Mais Dieu, qui a créé l'homme libre, ne cherche pas à nous contraindre. Il nous reste le terrible pouvoir de négliger, de repousser la grâce et Jésus. Ce pouvoir, nous n'en userons pas, car ce serait courir à notre perte. Nous irons avec dévotion, avec joie, nous retremper souvent à la source d'eau vive. Nous nous unirons sans cesse à Jésus, pour vivre avec lui en ce monde, en attendant d'être appelés par lui à son triomphe immortel. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

XIX

Dimanche des Rameaux

LE TRIOMPHE DU ROI

Aujourd'hui Jésus vient assister à sa troisième et dernière Pâque, depuis le début de sa vie publique. Cette fois-ci, ce n'est pas seulement pour manger l'agneau figuratif, c'est pour offrir au monde la réalité de la Victime, dans la vérité de son propre sacrifice. Demain il sera cloué sur la Croix. C'est le moment qu'il a choisi pour réclamer et obtenir de son peuple des honneurs, de la gloire, des acclamations. Il pouvait le faire sans courir le danger de la vaine gloire, car il savait fort bien que ce même peuple, qui allait l'accueillir avec enthousiasme, devait peu de jours après lui hurler des vociférations de mort. C'était d'ailleurs nécessaire pour que toutes les prophéties fussent accomplies et que les Israélites de bonne volonté fussent convaincus qu'il était bien le Messie attendu. S. Mathieu, dont nous avons lu le texte, a bien soin de relever le caractère prophétique de l'ovation que l'on fit à Jésus.

I

On comprend que le triomphe réservé au Roi Sauveur ait pris des proportions grandioses. Nul en Judée n'ignorait plus l'existence et les prouesses de Jésus de Nazareth. Depuis trois ans, il sillonnait sans repos les routes de la terre israélite et son nom volait de bouche en bouche avec la réputation d'orateur merveilleux et de thaumaturge puissant. Sitôt signalé en un lieu, les foules se ruaient vers lui. La résurrection de Lazare de Béthanie, en particulier, avait électrisé le peuple.

Or, à l'approche des solennités pascales, Jésus avait quitté le rivage oriental du Jourdain où, depuis peu, il s'était retiré avec les siens, et s'était acheminé vers le Sud. Il avait franchi le fleuve, traversé Jéricho, évangélisant, accumulant les prodiges sur son passage, et six jours avant la Pâque il parvenait à Béthanie, à trois kilomètres de Jérusalem. Là il prenait part au souper de Simon le lépreux, agréait les parfums de Madeleine et adressait à ses amis de déchirants adieux.

Sa présence pouvait d'autant moins passer inaperçue qu'à ce moment toutes les routes étaient sillonnées par les caravanes qui déferlaient sur Jérusalem. Aussitôt connue la nouvelle, des troupes de pèlerins se précipitèrent, le soir du sabbat, vers Béthanie, poussées par le désir de voir Jésus et son ami Lazare le ressuscité. A Jérusalem, on sut bientôt que le grand Prophète, le lendemain, ferait son entrée dans la ville, et l'exubérance du peuple contrasta aussitôt avec la consternation des Pharisiens, impuissants à refroidir l'enthousiasme universel. On s'apprêta donc, en réservant au Fils de David un accueil triomphal, à réaliser ce passage des saints Livres : « Tressaille, fille de Sion... Pousse des cris d'allégresse, fille de Jérusalem : voici que ton Roi vient à toi : humble et doux, il apporte le salut ; pauvre, il est monté sur une ânesse et son ânon. » (Zach., IX, 9).

Quand se leva radieuse l'aube du grand jour, Jésus, calme dans la fièvre qui surexcitait l'âme des apôtres et des foules alertées, donna le signal du départ. On suivit, pour entrer dans Jérusalem, un sentier de crêtes, permettant de dominer le panorama grandiose et l'apothéose triomphale. Par-

venu à Bethphagé, à mille mètres des remparts, Jésus s'arrête. L'instant est solennel : « Allez, dit-il à deux disciples, à la ferme qui est en face, en y entrant, vous trouverez une ânesse et un ânon que personne n'a encore montés, détachez-les et amenez-les. »

En attendant le retour des deux disciples, les apôtres s'exaltent et se réjouissent de voir arriver le jour de gloire : « Le Maître agit enfin, il va triompher et va être couronné Roi d'Israël. Plus de doute, puisqu'il choisit pour monture celle des anciens rois, l'âne de Judée. »

Puis le cortège s'ébranle dans la tempête d'une formidable ovation, dont les ondes sonores tombent de toutes les hauteurs, s'élèvent de tous les points des vallées et des murs de la ville où pullulent des masses de peuple. Ceux qui montent de Béthanie, ceux qui sortent de la ville se rejoignent dans un courant unique, retentissant, et font au Christ-Roi le plus vibrant accueil que l'histoire connaisse. Les palmiers, les oliviers, les figuiers, les arbres de la route ont été dépouillés et leurs rameaux jonchent le sol ; les vêtements sacrés tapissent les chemins pierreux où passe le Maître, tandis que les cœurs bondissent vers lui et lui clament leur attachement passionné. Des milliers de voix célèbrent la gloire du Messie, saluent son avènement aux accents du Roi Prophète qui ne furent jamais mieux appropriés : « Hosannah au Fils de David, Roi d'Israël ! Béni soit l'avènement du règne de notre Père David !... Hosannah !... Gloire au plus haut des cieux ! »

II

Au milieu de ce tumulte, que pensait le héros du jour ? Tous ces honneurs ne le grisaient pas. Il ne jubilait pas, il n'éprouvait aucune fièvre ; il se taisait, et son âme paraissait loin de tout ce bruit. Aucune illusion n'éblouissait son cœur. Son regard plongeait dans les journées douloureuses montant à l'horizon. Au lieu de fanatiser la foule et de l'entraîner à l'assaut de la tour Antonia, il laissait l'enthousiasme se calmer de lui-même. Le soir venu, une fois les foules écoulées, il sortit de la ville où, à la faveur des ténèbres, ses ennemis reprenaient avec une ténacité féroce leur œuvre de mort. Désormais les événements se précipitent, demain s'ouvre la semaine douloureuse.

Le triomphe de Jésus demeure une leçon souveraine pour l'humanité. Il a accepté les honneurs en apparence seulement. Il n'en a pas joui en réalité. Il en mesure le néant et il avertit les mortels de se défier. C'est pourquoi il demeure humble, modeste, indifférent à la gloire, et il s'avance sur une monture pacifique et non sur un coursier de bataille. Il ne lance pas des éclairs de fierté, il verse des larmes (Jo., XII, 27). Il avertit les hommes qu'ils doivent trembler dans le succès, la gloire et les honneurs dont l'éclat, pareil à celui du verre, en a la fragilité. Auprès des capitoles où montent les conquérants, il y a des roches tarpéiennes d'où l'on précipite le lendemain celui que l'on a applaudi la veille. Que nul donc ne s'estime heureux tant qu'il vit et ne cherche pas à convertir en fêtes et en gloires humaines, en chemin de fleurs, une existence qui doit être semée d'épines et aboutir au Calvaire, avant de parvenir à l'immortalité de la gloire !

Il est permis de se demander ce qu'eût été l'apparition de l'Homme-Dieu sur la terre, dans l'hypothèse plausible où l'Incarnation n'aurait pas été décrétée comme le remède de la faute originelle. Le Christ, alors, aurait été roi, non Sauveur. Adam, sortant des mains du Créateur, n'aurait fait que reproduire l'image du Verbe Incarné, qui devenait son modèle et son chef. Le Christ, principe et fin de toutes les œuvres divines, serait venu, en s'incarnant, pour se révéler à ses sujets, leur manifester dans sa personne divino-humaine l'idéal divin.

Ce plan sur le Christ n'a fait que subir une modification conditionnée à la défaillance humaine. Dès lors, celui qui devait apparaître dans la splendeur de sa royauté universelle, le front ceint de son diadème éblouissant, accepte de recevoir une couronne d'épines à son entrée dans le monde. Si l'homme n'eût pas péché, nous n'aurions pas eu le navrant spectacle du Roi de gloire versant des larmes le jour des Rameaux. Il n'aurait pas eu besoin de comprimer le naturel éclat de sa divinité et de voiler sous de modestes apparences la splendeur de sa majesté. A l'éblouissement de son passage, l'homme eût reconnu, au mouvement de son cœur brûlant, que son Bien-Aimé se présentait à lui pour recueillir ses hommages, et il se fût prosterné dans la poussière lumineuse, éperdu de bonheur.

Mais la triomphante apparition du Christ-Roi est seulement retardée. Tous les hommes la verront. Nul ne contestera plus sa royauté majestueuse dont l'éclat obscurcit le soleil. Il n'y aura plus de larmes dans ses yeux divins. Nul ne pourra plus contredire ses affirmations royales sans qu'il soit confondu pour jamais, et l'on verra la jubilante cohorte des élus, entraînée dans le sillage de sa lumière, s'envoler en chantant l'éternel Hosannah d'amour.

Gloria, laus, honor, tibi sit, Rex Christe Redemptor ! Bienheureux tous ceux qui acclameront le Christ-Roi, dans l'apothéose du dernier jour ! Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE « PATER »

VI

Adveniat regnum tuum

L'HÉRITAGE DU CIEL

Après avoir pensé au bien de son père, un fils qui agit correctement peut, et même doit, penser à son propre bien. Ses désirs se porteront avant tout sur *son héritage*, car ce dernier lui est dû en qualité de fils, ou parce qu'il est fils : « *Si filii, et hæredes.* » (Rom., VIII, 17). Telle est la raison pour laquelle, après nous avoir fait dire à notre Père céleste : « Que votre nom soit sanctifié », Jésus-

Christ veut que nous ajoutions immédiatement : « Que votre règne arrive ».

I

Il ne faut pas trop vous étonner de ce que nous avons pleine licence de demander à Dieu son héritage, car il n'en va pas de l'héritage du ciel comme des héritages ordinaires. Si, sur la terre, un fils soupire après celui qui doit lui revenir de son père selon la chair, il mérite par là même de ne point l'obtenir, parce qu'agir ainsi n'est pas autre chose qu'attendre impatiemment la mort de son père. Mais pour notre héritage du ciel, à nous préparé par notre Père céleste, il en est différemment : cet héritage n'est pas autre chose que la possession de ce Père céleste lui-même : « *Dominus pars hæreditatis meæ.* » (Ps. v, 10). Voir ce Père, lui être uni et vivre en lui, telle est notre destinée. Par conséquent, lui demander de nous admettre à cet héritage, c'est lui demander de nous faire la grâce de rester avec lui pendant toute la suite des siècles. Peut-on ne pas sentir naître en soi immédiatement l'amour d'une si splendide couronne, accompagnée de tant de délices et de toutes sortes de biens ? « *Hæreditas mea præclara est mihi.* » (Ps. xv). Ne vous semble-t-il pas juste et raisonnable d'en faire l'objet d'une incessante recherche ?

Et cependant, nous ne disons pas à Dieu : « Que nous arrivions à votre royaume », mais bien : « Que votre royaume nous vienne », parce que, lorsqu'il s'agit d'héritage, telle est la conduite à garder. Il ne faut jamais le prévenir ou courir après lui, mais attendre qu'il vienne lui-même à nous.

Si Jésus-Christ, alors que dans l'Oraison dominicale nous demandons au Père son héritage, n'a pas voulu que nous le lui demandions en employant ce terme, mais bien celui de « royaume », c'est pour nous obliger à en concevoir la grande estime qui convient. Gardez-vous de croire qu'en héritant de la vision béatifique, nous recevions un bien de peu d'importance. En vérité, c'est un royaume qui n'a point son pareil, et cela par la raison que c'est le propre royaume de Dieu lui-même : « *Hæredes regni quod repromisit Deus diligentibus se.* » (Jac., II, 3).

Nous n'arrivons pas à nous figurer béatitude plus grande sur la terre que celle d'un roi qui est vraiment souverain, parce qu'un tel personnage nous paraît être le seul dont la situation comporte la réunion de tous les biens. Celui qui règne a tout ce qu'il désire : de l'argent, de la société, de la compagnie. Veut-il une cour ? il a une cour ; veut-il des plaisirs, des chasses, de la musique ? il en a. Aussi Dieu a-t-il caractérisé de sa propre bouche la royauté quand il a dit à Jéroboam, en la lui donnant : « *Et regnabis super omnia quæ desiderat anima tua.* » (III Reg., XII, 47).

Mais celui qui règne nous semble heureux surtout parce qu'il dispose de ses peuples à sa guise et qu'il en est le maître absolu. Une telle puissance est, à la vérité, irréalisable sur la terre ; car où est le roi, si puissant soit-il, qui ne manque de quantité de biens et qui, de plus, ne soit en butte, de la part de ses sujets, aux désobéissances, aux révoltes et à mille infidélités cachées ? Non, il n'y a, à proprement parler, de règne véritable qu'au Paradis. Ne voyons-nous pas que, sur la terre, Dieu lui-même, quoiqu'il en soit le Roi très légitime et universel : « *Rex omnis terræ Deus* », n'y règne pas à sa guise ou selon ce qui conviendrait, puisqu'il y rencontre des désobéissances si multiples et si graves ? Bien plus, en quel nombre sont les guerres que ses propres fils, conjurés avec Satan, roi des ténèbres, soulèvent chaque jour contre lui !

Non, ce n'est qu'au ciel que Dieu règne véritablement ; au ciel où tous les bienheureux lui rendent cette soumission absolue que nul sur la terre, pas même le juste, ne pratique à son égard ; au ciel où son règne deviendra encore plus parfait quand, l'empire de Satan étant tout à fait aboli et tous les révoltés placés sous ses pieds, il régnera dans une paix éternelle avec ses fils : « *In Sion regnabit Deus tuus.* » (Ps. LII, 7).

Tel est, à proprement parler, le royaume de Dieu, celui que nous demandons à Dieu quand nous lui disons : « Que votre règne arrive ». Nous lui demandons cette souveraine béatitude qui nous fera régner avec lui dans toute la suite des siècles, alors que, possédant Dieu, nous posséderons aussi avec lui tous les biens qu'on peut désirer : « *Regnabimus super omnia quæ desiderat anima nostra.* » Alors nous verrons non seulement nos appétits inférieurs, les mouvements de nos sens, soumis à notre volonté, dans une paix parfaite, mais encore tous les damnés et tous les démons subjugués, le Christ Jésus devant nous introniser au dernier jour par ces paroles : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis la création du monde. » (Math., xxv, 34).

II

En demandant au Père céleste un tel héritage, il semble que nous puissions lui dire : « Que *notre* règne arrive » ; car, en tant que nous sommes fils de Dieu, il paraît légitime que nous soyons autorisés à le réclamer comme *notre* royaume.

Cependant le Christ Jésus ne nous a pas enseigné à parler de la sorte. Il a voulu la formule que nous méditons : « Que votre règne arrive ». Car, quoique le Paradis soit un royaume, celui du Père céleste et le nôtre, puisque nous sommes ses fils, il ne nous sied pas toutefois, si nous voulons agir délicatement, de le désirer comme notre règne à nous, mais bien comme celui de Dieu. Nous devons aimer l'héritage céleste, non pas, au moins principalement, pour notre avantage propre, mais afin de procurer une gloire plus grande encore au Père céleste. Nous ne devons penser à rien davantage qu'à ce règne que Dieu exercera pleinement sur nous-mêmes, alors qu'il ne restera plus rien qui nous éloigne de Dieu et que nous serons siens tout entiers : siens dans la volonté, siens dans l'imagination, siens dans l'intelligence, siens jusqu'à la plus minime partie de nous-mêmes.

Telle est la joie suprême que ressentent les bienheureux dans le ciel. Ils jouissent non pas tant de se sentir rois que de savoir et de sentir que Dieu règne absolument et sans opposition sur eux : « *Regnabit Dominus super eos in monte Sion, ex hoc nunc et usque in sæculum.* » (Mich., IV, 7). Et voilà pourquoi, quand ils remercient le Christ de cette béatitude qu'il leur a conquise au prix de son sang, ils lui disent d'une voix unanime : « Vous nous avez rachetés dans votre sang... et vous nous avez constitués en royaume à notre Dieu... et nous régnerons sur la terre. » (Apoc., v, 10). Ce dont ils le remercient avant tout, c'est d'avoir été faits par lui le royaume de Dieu, ou, en d'autres termes, de ce que Dieu devra régner sur eux entièrement. C'est ensuite, et ensuite seulement, de les avoir faits rois, mais rois et prêtres, comme l'étaient tous les rois du peuple élu, pour offrir toujours à Dieu l'encens d'une louange sans fin.

Et cet ordre admirable que les Saints gardent au ciel, il nous appartient de le garder également sur la terre. Chaque fois que nous faisons à Dieu cette prière : « Que votre règne arrive », nous devons souhaiter, non pas tant de régner avec Dieu que de le voir régner pleinement sur nous ici-bas en attendant qu'il soit notre souverain incontesté au ciel.

III

Mais il y a sur la terre deux catégories de personnes qui ne peuvent jamais dire à Dieu comme les autres et en vérité ces paroles : « Que votre règne arrive ». Ce sont d'abord les pécheurs obstinés ; ce sont, en second lieu, les justes imparfaits dont le cœur est attaché plus qu'il n'est permis à cette vie mortelle. Les premiers prononceraient par là leur propre condamnation, car que demanderaient-ils, en définitive, sinon leur asservissement final ? Dieu, assurément, doit régner pendant tous les siècles sur tous les hommes, sur les pécheurs aussi bien que sur les justes : « *Regnabit Deus super gentes* », mais très différemment : sur ces derniers il régnera dans le paradis ; sur les autres il régnera dans l'enfer. Ainsi Dieu sera pour les justes comme un monarque plein d'amour sur autant de rois qui, ayant été couronnés par lui, trouveront leur bonheur à mettre leur sceptre au pied de son trône auguste. Les pécheurs, eux aussi, seront le royaume de Dieu, car il régnera sur eux tous, mais à la manière d'un monarque terrible sur autant d'esclaves qui, condamnés par lui à une prison éternelle, chercheront à briser leurs chaînes et à échapper aux flammes, et qui, ne pouvant réussir, voudront, mais en vain, dans leur désespoir, se donner la mort. Et en réalité, quand ils demandent à Dieu : « Que son règne arrive », c'est l'esclavage éternel qu'ils demandent sans qu'ils s'en rendent compte, esclavage qui leur est dû au plus profond des abîmes : « *Væ desiderantibus diem Domini !* » (Amos, v, 18).

Ces paroles : « Que votre règne arrive », ne peuvent pas non plus être dites par les justes imparfaits au point d'être trop attachés à leur vie mortelle ; car leurs actes démentent leurs paroles. Ils sont si mal disposés dans leur cœur qu'ils renonceraient, pour ainsi dire, au ciel, pour tous les siècles, si seulement Dieu leur accordait de rester à jamais sur la terre avec une bonne conscience, et ainsi, implicitement, ils mettent des bornes à la royauté de Dieu.

Aussi chaque fois que vous récitez le *Pater*, pensez un peu dans votre âme en quel état vous vous trouvez. Si vous êtes dans le péché, craignez et tremblez, à cause du danger auquel vous êtes exposés lorsqu'arrivera le règne de Dieu pour vous : « *Appropinquavit in vos regnum Dei.* » (Luc, x, 9). Si vous vivez trop attachés à la terre, travaillez à vous en détacher. Bien plus, lors même que sur la terre vous seriez, non seulement un grand personnage, non seulement un prince, mais un roi illustre, vous devriez quand même dire comme Jésus-Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». Il ne dit pas : « dans ce monde », mais : « de ce monde », car, en vérité, il était roi, non seulement de l'autre monde, mais encore de celui-ci. Toutefois il ne s'en inquiète pas, car ses joies ne lui viennent pas de là, mais de celui du ciel : « *Regnum meum non est hinc.* » (Jo., XVIII, 36).

Si vous faites ainsi, vous vous habituerez à pouvoir dire avec amour, soit pendant la vie, soit à la mort, à votre Père céleste ces paroles si belles : « Que votre règne arrive ». Pendant la vie, vous les direz dans les sentiments de quiconque désire qu'arrive pour lui le royaume de Dieu comme il est déjà arrivé pour tant d'autres ; et à la mort, dans les sentiments de ceux qui, le voyant qui arrive déjà et tout proche, lui souhaite, comme de juste, la bienvenue.

* *

Alors même que vous ne réussiriez pas à éloigner de vous le péché ou à vous dépouiller d'un attachement excessif pour les biens de la terre, il ne faudrait pas croire pour cela que le *Pater* est une prière inutile ou nullement convenable dans votre état d'âme, et, dès lors, qu'il la faut abandonner. Car, premièrement, cette Oraison dominicale, vous la dites au nom de tous, la disant au pluriel ; et si le bien demandé, vous reconnaissez ne pouvoir le demander pour vous, vous le demandez pour les autres, et ainsi vous accomplissez un acte de charité. En second lieu, en disant le *Pater*, vous priez au moins matériellement, et ainsi, ce n'est pas seulement un acte de charité, mais un acte extérieur de religion que vous accomplissez : acte facile aux personnes dévotes, mais fastidieux pour celles qui ne le sont pas.

Par cet acte matériel, qui est cher à Dieu, vous pouvez l'incliner à vous accorder un jour une grâce telle que mus par son influence, vous sortirez de votre état misérable et que vous pourrez enfin lui dire en toute sincérité, non seulement pour les autres, mais pour vous-mêmes : « Que votre règne arrive ».